



Roberto Pellegrinuzzi, *Le Passage et Le Naufrage*, 1988

Roberto Pellegrinuzzi,
galerie Optica, Montréal,
du 8 septembre au 8 octobre.1989 —

Roberto Pellegrinuzzi présentait trois œuvres récentes à la galerie Optica et une autre, de même facture à la galerie Brenda Wallace, dans le cadre d'une exposition de groupe intitulée *Les Polysèmes de la photographie contemporaine*. Je me limiterai ici, faute de place, à l'exposition présentée à Optica.

Les trois sculptures photographiques, *La Chute*, *Le Passage* et *Le Naufrage* reposaient toutes sur une intégration de la photo à des objets simulés. Chaises, bureaux redoublés, buffets ouvragés, tous étaient artificiellement reconstitués et seules les photos en reproduisaient le bois, les charnières, les poignées. Tous offraient aussi la particularité soit d'être imprégnés d'une image autre, plus strictement photographique (?), soit de faire face à une reproduction. Question de support, de cela sur quoi la photographie repose, inerte (?), les trois œuvres sont aussi la reconstitution fictive de la coprésence effective de l'objet représenté et de ce qui le représente. D'une logique de l'index, la pratique de Pellegrinuzzi nous ramène à un positionnement redoublé. Spectateur de deuxième niveau, invité à revisualiser le positionnement effectif du photographe, spectateur premier et initiateur de ce regard, nous en revenons à l'iconographie stricte, reconstruite par ces œuvres,

dans la simulation. À la logique de l'artiste qui dit son nom à l'art.

Une chute sur grand format est reproduite. Une seule partie de l'image, centrale, nous est donnée. Par une application judicieuse et contrôlée du révélateur et du bain d'arrêt, elle nous apparaît ainsi, partielle et partielle, insuffisamment fixée peut-être, comme en témoignent la couleur orangée de ses marges. La projection *splashée*, en jets, des produits chimiques accentue encore le côté fluide des bouillons et de l'écume blanche. L'image roule elle-même jusqu'à terre, comme répandue. Elle va même jusqu'à tacher le buffet adjacent, d'un orange blanchi comme par une eau de javel.

Le Passage, fait d'un bureau, d'une table d'appoint et d'une chaise, tous simulés, et recouverts de papier photographique affectant le grain et la texture d'un bois bizarrement grisâtre (évidemment!), reconstitue l'image morcelée d'une promenade en canot, directement issue, semble-t-il, d'un album de famille. La table d'appoint brise ou refait, selon l'angle de vision d'où on l'observe, la proue du canot. Vagues et texture du bois s'évanouissent l'une dans l'autre.

Le Naufrage est fait d'une large photographie reproduisant l'image redoublée d'une fenêtre avec vue sur l'étendue de la mer. À l'avant est placée une table elle aussi redoublée, presque gigogne, où un bateau en modèle réduit, qui s'est abîmé là, sans doute, dans le faux bois de l'œuvre ressaisie, est représenté.

La photographie est ici elle-même saisie dans sa propre saisie. Ici reproduite, cette coprésence dans le simulacre d'indices, dans la reprise d'une situation de prise, hantée peut-être par une histoire incomplète, histoire d'eau et de chimie, apparaît le *splash* de la présence évanescence d'un artiste. Et, conséquemment, du spectateur.

Sylvain Campeau

NOTE

1. Lettre de William Fox Talbot à John (?) Lacock Abbey, 29 février 1833. Texte forgé par Yvonne Lammerich à partir d'une visite de l'inventeur britannique de la photographie dans une *camera obscura*